

Bernard Brunie *

Marché de dupes : une équation à trois inconnues **

Traiter des rapports de l'hystérie avec l'art est une question complexe qui nécessiterait de définir d'abord le champ de l'hystérie ainsi que celui de l'art. Pour cela, je vais essayer de donner un éclairage sur l'hystérie à partir d'un cas particulier, celui d'une œuvre littéraire, *Les Désenchantées*¹ de Pierre Loti, et de l'histoire de sa composition.

Il y a un biais que je court-circuite, celui de savoir si un écrivain est un artiste. Je pars du présumé affirmatif dans le cas d'une œuvre reconnue comme telle, la matière de l'artiste étant ici la langue.

Quelques mots sur les circonstances de l'écriture de ce roman. Louis Marie Julien Viaud, dit Pierre Loti, nom de plume qu'il prendra en 1876, est né en 1850. Il a été officier de marine et écrivain très apprécié de ses contemporains et, bien qu'immortel – il a été élu à l'Académie française en 1891 –, il eut droit à des funérailles nationales en 1923. Il était aussi connu pour son attirance très forte pour la Turquie, son intérêt pour le charme – triste – de l'Islam, mais aussi son caractère mélancolique².

À la fin des années 1870, il eut une liaison passionnelle avec une jeune Turque issue d'un milieu aisé. Cette liaison brève, Pierre Loti était capitaine de marine et de ce fait voyageait beaucoup, fut dramatique dans ses suites. La jeune fille ne se remit pas de la rupture et mit fin à ses jours. Pierre Loti en fit un roman à grand succès, son premier roman, *Aziyadé*³ (en 1879).

Quelques années plus tard (1903-1905), alors qu'il était de nouveau en Turquie, il fut contacté épistolairement par une autre jeune fille turque, Leyla, se présentant comme une grande admiratrice et qui, avec deux de ses amies turques Nouryé et Zennour, désirait le rencontrer. Pierre Loti s'est demandé s'il ne s'agissait pas d'une mystification, mais il accepta cette rencontre, qui se fit « masquée » comme le voulait la règle pour les femmes en ce temps-là en Turquie.

Il y eut plusieurs échanges de lettres et quelques rencontres. Ces femmes souhaitaient qu'il écrivît sur la condition soumise des femmes en Turquie et sur leur désir d'émancipation, mais elles souhaitaient garder leur anonymat/incognito, se posant comme représentantes des femmes opprimées, prisonnières de leurs geôles dorées. C'est ce qu'il fit dans ce roman, *Les Désenchantées*, où la question du « qui sont-elles ? » prend toute sa place.

Pourquoi le choix de Pierre Loti par ces trois inconnues ? Sans doute parce que pour cet auteur l'Orient n'avait plus de mystère, ou plutôt parce que son amour de l'Orient l'amenait à se laisser charmer par ses mystères incarnés par les femmes et qu'il était connu pour cela. Et puis parce qu'elles l'admiraient comme écrivain, le rencontrer était un idéal.

Le sel de cette histoire réside dans le fait que, peu après la mort de Pierre Loti, une journaliste romancière connue pour ses engagements féministes, Marie Léra (née Hortense Marie Héliard, 1864-1958), leva le voile dans *Le Figaro* sur cette histoire, en révélant être la femme en question, Leyla des lettres ou Djénane du roman, non pas turque mais française, et donnant tous les détails permettant d'en reconstruire le déroulement dans son livre *L'Envers d'un roman, Le Secret des « Désenchantées », révélé par celle qui fut Djénane* ⁴, écrit en 1923 sous le pseudonyme de Marc Hélys (ses deux noms d'auteur étant Jean d'Anin et Marc Hélys).

Que peut-on retenir tant de ce roman que de la révélation de sa construction ?

Ce roman qui a eu beaucoup de succès à sa sortie est particulièrement bien écrit, notamment pour ce qui concerne le rendu des ambiances, des couleurs, des lieux, que l'on sent vivre au fil de sa plume. Il a été comparé à une écriture impressionniste. S'y insère tout naturellement le récit. C'est le roman d'un roman ⁵.

Il s'agit d'un récit, récit des brèves rencontres « interdites » entre les trois inconnues et le narrateur, ponctuées des échanges de lettres entre eux. Cela s'étale sur plusieurs mois avec pour objectif la rédaction du « livre ». En quelque sorte, ce roman raconte comment ce livre a été écrit (narration de type métalepse ⁶), ce qui témoigne au mieux de son objectif : rendre compte du statut divisé des femmes turques musulmanes, divisées entre le poids de leur culture et leurs aspirations, où en filigrane se dessine aussi la division entre la pulsion et l'amour. Le mariage et l'amour sont dissociés : le choix du conjoint par la femme n'a pas cours, la reléguant au statut d'objet sexuel, « poupée de plaisir », avec en contrepoint une

idéalisation de l'amour impossible et un appel à la reconnaissance de l'âme comme réponse à la question de l'être ⁷.

Le livre parallèle, *Le Secret des « Désenchantées »* de Marie Léra *alias* Marc Hélys, met en perspective les lettres telles qu'écrites par elle et le texte du roman pour montrer à quel point Pierre Loti les a reprises, sans doute avec le souci de prouver la véracité de ce qu'elle amène, mais aussi pour montrer comment Pierre Loti s'est – se serait – laissé prendre à la question que l'on pourrait formuler ainsi : pourriez-vous aider à parler de la femme turque ? dont l'être est divisé par ses aspirations et alors qu'elle ne sait pas elle-même qui elle est, sauf à préciser quand même que c'est la dimension de l'amour, de l'âme et non pas de l'apparence, qui est en jeu et que c'est un homme – mais pas un mari –, un écrivain, un artiste, qui peut en révéler... quoi ? Si ce n'est un dire, ravalé ici à la comparaison de deux textes.

L'accent est mis sur le parallèle entre les lettres effectivement envoyées et celles du roman, pour justifier « l'inspiration », mais il est aussi dit que cette histoire, ce montage, est un roman du côté de la journaliste, et les conditions dans lesquelles elle l'invente ⁸.

Il y a un autre aspect qui justifie l'importance de ces lettres dans la trame de l'histoire : ce sont elles qui fournissent le contenu de l'âme des femmes musulmanes que Loti doit mettre en valeur... Et ce contenu est censé, d'après la journaliste, toucher particulièrement Loti, du fait que leur rédactrice partage la même culture que lui dans ce qu'elle transmet de ses ressentis : « Ce que j'avais ressenti de ces jeunes femmes orientales, je l'avais rendu avec les formes de pensée d'une Occidentale s'adressant à un homme de sa race et de son pays ⁹. » Dit autrement : pour qu'il puisse rendre compte de « l'âme des femmes », pour la saisir, il faut en passer par le discours de l'Autre.

Autant le roman de Pierre Loti peut retenir l'attention par le style, les descriptions, autant la trame narrative telle qu'elle est dépliée dans l'ouvrage de Marie Léra *alias* Marc Hélys est factuelle et pourrait se résumer en quelques mots : un projet de départ, trois amies – deux Turques, Zennour et Nouryé, et une Française, Marie Léra, qui se fait, pour Loti, appeler Leyla – se proposent de rencontrer et piéger l'écrivain en jouant sur l'intrigue produite. « Nous étions identiquement pareilles ; une énigme en trois volumes. J'enviais Loti ¹⁰. »

Elle en donne un autre aperçu, qu'elle reprendra dans un article du *Figaro* en 1933. Le premier élan était de rencontrer cet écrivain qui « avait eu l'art de s'envelopper de mystère et de paraître inaccessible ¹¹ » pour se « moquer de lui ¹² ».

Cette rencontre – voilée – est décevante pour elles jusqu’au moment du départ, où Pierre Loti aurait fait montre d’une émotion qui ébranla les « fantômes noirs ¹³ » et leur donna l’idée de lui offrir un roman. Le thème, la défense des femmes turques, serait venu secondairement.

La déception inaugurale se retrouvera plus tard : « Loti comme héros de roman était décidément inférieur à tout ce que nous aurions imaginé [...] il ne se comportait vraiment pas en homme qui a la pratique des aventures ¹⁴. » Se dessine alors la finalité d’obtenir le fin mot de son désir, d’en être aussi les muses, « désir de procurer à Pierre Loti une émotion ¹⁵ ». Mais ce piège du désir fera retour : « Pour avoir voulu faire vivre à Loti un roman, il s’est trouvé que c’est nous qui l’avons vécu ¹⁶. »

En quoi peut-on s’autoriser à parler d’hystérie et quelle place occupe cette hystérie dans cette histoire ?

Cette dimension hystérique peut être évoquée dans le fait de ne pas dévoiler à Pierre Loti la supercherie, soit la tromperie sur la personne afin de maintenir la dimension de l’autre chose, du désir d’autre chose, ne pas lui donner ce qu’il demande, et ce jusqu’au bout afin qu’il produise... son désir à lui ? Qui sera là une œuvre littéraire. « L’hystérique est le sujet à qui il est difficile d’établir avec la constitution de l’Autre [...] une relation lui permettant de garder sa place de sujet [...] étant si ouverte à la suggestion de la parole ¹⁷. »

On peut évoquer la dimension de l’identification hystérique ¹⁸ quand cette Européenne qui rédige la lettre le fait pour d’autres femmes : « parler en leur nom ». Voici une écrivaine qui s’approprie – fait sienne – la cause des femmes (turques) en pensant qu’elle ne pouvait mieux être défendue, cette cause, que par la plume d’un homme. Y rencontre-t-elle sa cause à elle ?

Le sujet divisé s’adresse au maître pour lui faire produire un savoir ; il y a ici ambiguïté de la position par rapport au savoir, car si c’est le maître qui doit le produire – c’est son art qui est requis pour cela –, ce sont elles, les inconnues, qui vont le lui fournir, ce savoir. À propos de l’art, Marie Léra le reconnaît volontiers, elle ne veut pas faire l’artiste à sa place mais s’en servir.

Mais quand il va s’agir d’y mettre du sien, soit quand elle est convoquée par ses amies mais aussi par sa logique propre à parler du vécu de la femme turque, alors la division se réalise, c’est une autre qui écrit à travers elle. Elle décrit très précisément cet état second dans lequel l’écriture de ces lettres la met : « Il me paraît qu’une personnalité étrangère s’emparait

de moi et ce ne fut ni de mon imagination ni de ma mémoire que sortit le roman dont je commençais le récit ¹⁹. »

Et cette autre femme n'est pas la même pour Marie Léra et pour Pierre Loti. Pour Marie Léra, c'est sa division qu'elle ne veut pas lui livrer en levant le secret.

L'objet de Marie Léra est la mystification, mettant en œuvre des stratégies jusqu'à la fin (elle fera se suicider son personnage) pour ne pas être découverte, même si de nombreuses personnes sont dans le secret. Mais ce qu'elle y rencontre, ce qu'elle y trouve, c'est une division, un dédoublement de sa personnalité, une autre qui la fait écrire. Elle est dans la peau d'une autre femme dont elle exprime le désir. Mais c'est de l'amour qu'elle parle. Mystifier pour mieux faire apparaître la vérité (du désir de l'Autre), moyennant quoi elle le produit, ce désir.

Si au niveau de la structure il semble bien s'agir d'une forme d'hystérie (les modalités de l'identification, l'amour comme principe, la mise à l'écart du sexuel, le féminin comme objet mais l'homme comme visée, et le maître tout particulièrement dans ces différentes versions), la narration ne nous renseigne que peu sur la mise en question dont il pourrait s'agir. Le transfert à Loti ne débouche pas sur une mise au travail de la question hystérique « qui suis-je ? », mais sur la mise au travail du désir de l'Autre.

« Le sujet hystérique, par ses intrigues, vise à faire émerger une vérité – celle de l'autre – qui fait le secret de la sienne ²⁰. »

Et le « qui sont-elles ? » de Loti reste intouchable, car pour lui il n'y a qu'une femme, les trois inconnues et surtout Leyla/Djénane en sont des déclinaisons, et cette femme est déjà morte (depuis son premier roman *Aziyadé*). D'ailleurs, il le traite comme tel dans son roman, il respecte leur incognito et se satisfait de ce qu'elles lui livrent, leurs regards fugaces. La prégnance du regard est notable tout au long de cette œuvre, avec l'incontournable voile.

Pourquoi ne lève-t-elle pas le secret après la publication du livre ?

Marie Léra en donne trois raisons :

- ne pas enlever ses illusions à Pierre Loti ;
- ce n'est pas opportun de révéler la supercherie au moment où ses amies/complices occidentalisées viennent de fuir la Turquie... Il y a alors risque de dévaloriser la teneur du roman, de le dégonfler et par là de desservir la – supposée – cause des femmes turques qu'elle défend ;

– et enfin parce que ses amies vont avoir besoin de Pierre Loti et que le souvenir du personnage de Djénane/Leyla morte est un lien entre elles et lui.

Derrière ses rationalisations, peut-on voir le maintien d'un pouvoir (de la parole ?) qui serait perdu en révélant le montage ?

Mais elle avoue ensuite une quatrième raison, le plaisir : elle parle de joies prises à partager ce secret avec d'autres, et puis surtout ce moment où elle entendit Pierre Loti, lors d'une conférence à la salle de « la vie féminine », après lecture de la lettre d'adieu de Leyla/Djénane, très ému demander aux Françaises leur sympathie pour les femmes de Turquie.

Le secret concernait principalement Pierre Loti en fait et cette place qu'elle avait prise pour lui.

Alors pourquoi lève-t-elle le secret après sa mort ?

Peut-être cette nécessité-là pour Marie Léra tient-elle au fait de se réapproprier son dire ?

Conclusion

Il s'agit là simplement d'un aperçu, à travers ce bref commentaire de lecture, de la manière dont l'hystérie peut mettre au travail l'artiste pour produire une œuvre qui, elle, sera reconnue comme œuvre. Peut-être est-ce là ce qu'on peut attendre de mieux d'une hystérie réussie (au sens de faire lien social). La révélation de la supercherie éclaire une autre dimension, celle des désirs en jeu.

Je finirai par une question : l'hystérie réussie, le discours hystérique n'est-il pas celui qui rend possible le recours au symbolique dans l'abord du réel (la *talking cure*), et par là même en indique les limites et l'endroit où ça cloche (le symptôme) ? Mais quel fut l'effet sur la vie de Pierre Loti ou celle de Marie Léra, à part d'avoir apparemment conforté leur position fantasmatique ?

Marie Léra s'est quand même mise au travail d'écriture sur la « vérité » de l'histoire ; il serait plus juste de dire que cette vérité l'a travaillée. Reste l'œuvre. (Marie Léra parle aussi de son œuvre, ce qu'elle a créé là.)

*↑ Pôle 3, Rhône-Languedoc.

**↑ Intervention lors de la Journée inter-pôles (pôles 1, 2, 3 et 4) du 2 octobre 2021 à Marseille, « Art et hystérie », préparatoire aux Journées nationales *Hystéries* qui se sont tenues les 27 et 28 novembre 2021 à Paris.

- 1.↑ P. Loti, *Les Désenchantées*, Paris, Gallimard, 2018.
- 2.↑ France Culture, 1^{er} juillet 2021, « La compagnie des œuvres : les rêves de Pierre Loti », épisode 6, « L'enchanteur Loti », www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-oeuvres/pierre-loti-44-lenchanteur-loti
- 3.↑ P. Loti, *Aziyadé*, Paris, Futuropolis, 2007.
- 4.↑ M. Hélys (alias M. Léra), *L'Envers d'un roman. Le Secret des « Désenchantées », révélé par celle qui fut Djénane*, Paris, Perrin et Cie, 1923, et Houilles, Éd. Manucius, 2004.
- 5.↑ P. Loti, *Les Désenchantées*, *op. cit.*, p. 421.
- 6.↑ France Culture, 1^{er} juillet 2021, « La compagnie des œuvres : les rêves de Pierre Loti », épisode 6, « L'enchanteur Loti », déjà cité, www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-oeuvres/pierre-loti-44-lenchanteur-loti
- 7.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 150.
- 8.↑ M. Hélys (alias M. Léra), *L'Envers d'un roman. Le Secret des « Désenchantées », révélé par celle qui fut Djénane*, *op. cit.*, p. 14.
- 9.↑ *Ibid.*, p. 20.
- 10.↑ *Ibid.*, p. 8
- 11.↑ *Ibid.*, p. 3.
- 12.↑ *Ibid.*, p. 6.
- 13.↑ *Ibid.*, p. 9.
- 14.↑ *Ibid.*, p. 44.
- 15.↑ *Ibid.*, p. 30.
- 16.↑ *Ibid.*, p. 15.
- 17.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 364, à propos de la structure hystérique.
- 18.↑ M. Hélys (alias M. Léra), *L'Envers d'un roman. Le Secret des « Désenchantées », révélé par celle qui fut Djénane*, *op. cit.*, troisième partie, p. 30.
- 19.↑ *Ibid.*, p. 14.
- 20.↑ C. Soler, *L'Hystérie, sa langue, ses dialectes, ses liens*, cours 2002-2003, Paris, Formations cliniques du Champ lacanien, Collège clinique de Paris, p. 67.